

Athènes, le 6 Février 1876

Mon cher Ami,

J'ai lu avec beaucoup d'attention ce qui a paru de votre étude sur "la liberté de l'enseignement supérieur". Je vous félicite d'avoir proposé un remède pratique contre le véritable "péni social" qui menace notre pays, et d'avoir ~~acquis~~ <sup>pris</sup> à précises dates, fait un exposé fidèle des empiétements du cléricisme. Mais nos Nicotinari enverront-ils les yeux à l'évidence et agiront-ils de façon à neutraliser la désastreuse influence des doctrines ultramontaines? That is the question.

Je n'ai pas encore vu M. Dumond; j'est allé voir toutes ses anciennes connaissances, mais n'est pas venu chez moi. M. Meysonnier a aussi peur d'y venir. Je ne lui en veux pas, car il a des ennemis à combattre ou plutôt à redouter. M. de Gabrias est parvenu à me faire mettre ~~au~~ <sup>en</sup> bar du monde officiel (français bien entendu) d'Athènes. Cela pourrait lui coûter cher. — Ceci pour M<sup>me</sup> Burnouf.

M<sup>me</sup> Dumond, que l'on me dit fort jolie femme, fait ses visites sous les auspices de M<sup>me</sup> de Gabrias. C'est elle qui l'a présentée à la reine, aux ambassades etc. Toutes deux sont dévotes. Cela fait d'autant meilleur effet



que tout le personnel féminin, <sup>de notre colonie</sup> sans parler des hommes, ~~est~~ compris les modistes, va régulièrement à la messe les dimanches et les jours de fête. On m'affirme que ces jours-là Saint-Denis offre le spectacle le plus édifiant. Le représentant de la Franche de Voltaire, avec tout le personnel de la légation, suit avec béatitude les mouvements du prêtre qui officie, puis baise les yeux sur son livre d'heures dont le style, que vous connaissez, est fait pour embraser les cœurs les plus endurcis du saint amour de la foi. Tous nos autres compatriotes suivent cette mimique avec une exactitude à désespérer les gens du métier. Les Françaises renchérisseut parfois sur la marquise, à l'envie ~~charitable~~ de laquelle elles sont toutes envieuses. Cette œuvre, je n'ai pu m'en procurer les statuts, on se défie de moi — compte déjà plusieurs adeptes; la caissière, qui est M<sup>me</sup> Tat, ne sait pas ce qu'elle a d'argent en caisse, les secours aux pauvres étant distribués par les bonnes sœurs, qui ne sont, je crois, soumises à aucun contrôle et ne sont pas tenues d'en rendre un compte bien rigoureux. Le moyen de se défier des bonnes sœurs et d'une œuvre de charité patronnée par

M<sup>me</sup> de Gabriaud? M. Gaspar, que toute la colonie déteste, fait partout l'éloge de M<sup>me</sup> Dumord; il va aussi à la messe; il espère conserver ainsi une place qu'il occupe encore au grand désespoir de nos compatriotes, des pauvres surtout qui ne trouvent jamais la moindre protection à la légation de France. Il n'est donc pas possible qu'un mécréant comme moi puisse trouver place au milieu de toutes ces saintes brebis, sans compter les moutons, qui ne se sont jamais éloignés du berceau. Aussi pour-quoi di-je renoué au plaisir ineffable que ressentent les bons catholiques ~~en~~ écoutant Don Paolo et autres Dons Donés d'une voix non moins sympathique? C'est ma faute. On ne demande pas mieux que de m'ouvrir toutes grandes les portes du salut, ... mais je suis résolu à mourir dans l'impénitence finale.

Plaisanterie à part, M<sup>adame</sup>, je suis heureux de vous annoncer que j'ai fait venir merci à M. de Gabriaud. C'est un plaisir, une satisfaction à laquelle j'étais loin de m'attendre. Ces cléricaux n'ont vraiment pas l'âme aussi solidement trempée — pardon de la métaphore — que nous. Pour mon compte je n'aurais pas fait ce qu'a fait mon ministre à







a

Hier soir M. Boutostavlos, ministre des affaires étrangères, est venu chez moi. Il m'a parlé de la nomination des ambassadeurs que je pouvais, si je le voulais bien, annoncer comme un fait accompli, de la nomination au poste de consul de deux de mes amis que je lui avais recommandés; puis il a ajouté: - Connaissez-vous M. de Gabriac? - Je l'ai vu de près une seule fois; nous avons causé un moment, je l'ai trouvé d'une loquacité effrayante. C'est un long en favoris roux et sans moustaches, ce qui lui donne un air paraboliquement anglais; est-ce que vous avez trouvé en lui l'étoffe d'un diplomate? - Je ne dis pas non, mais c'est à lui que vous devez ma visite. - Je suis si ne peut plus heureux de vous dire que c'est la seule fois qu'il m'aura été agréable. - Les ambassadeurs, ses collègues, me dit-il, M. de Radovitz, M. Berlin-Flausen, M. Stuart, ont été douloureusement surpris de vos attaques répétées contre M. de Gabriac, et M. de Radovitz particulièrement. - Je le crois bien, interrompi-je, M. de Radovitz serait heureux d'avoir toujours à faire à un adversaire de la force de M. de Gabriac; mais il n'en est pas de même des Français qui tiennent beaucoup à avoir leur pays mieux représenté.



qu'il ne l'ait. — M. de Pradovitz, régit le mi-  
niste des affaires étrangères pense qu'il doit  
y avoir un malentendu entre vous et M.  
de Gabrias. Ne pourriez-vous vous expliquer  
ensemble? — Je n'ai pas d'explications à  
lui donner. Il est très jésuite — passez-moi  
le mot — pour ignorer les motifs de peu  
d'estime que les Français qui le connais-  
sent ou l'ont connu font de lui. — Mais  
enfin, vous m'obligeriez beaucoup si  
vous vouliez échanger quelques mots  
d'explication avec lui; tout malentendu  
cesserait. — Il m'est pénible de vous refuser  
une chose si simple, à vous, qui êtes tou-  
jours si aimable pour moi, Monsieur le  
Ministre, mais j'espère que vous ne  
persisterez pas quand je vous aurais  
donné les raisons qui m'éloignent de  
M. de Gabrias. — J'ai pris en quelque  
sorte sur moi, reprit-il, l'engagement  
de vous faire oublier, pour le moment  
du moins, M. de Gabrias; mais je n'ai  
pas caché à M. de Pradovitz et aux autres  
que ma mission auprès de vous était  
assez délicate que difficile et que vous  
deviez avoir, vous qui êtes si franc,  
de très-bonnes raisons pour agir comme

vous le faites. — Vous savez, mieux que moi, Mon-  
sieur le ministre, lui répondis-je, combien nous  
sommes mal représentés à Athènes. Il y a des Français,  
et je suis du nombre, qui croient à l'avenir de  
la Grèce; ils ne voudraient donc pas voir leur pays  
perdre l'influence à laquelle il a droit en Orient,  
chez les Grecs, qui en sont la nationalité la  
plus recommandable à tant de titres. Mais  
voilà ce que vous ne savez pas. Ecoutez-moi  
bien et vous verrez que je n'ai pas tort d'agir  
comme je le fais envers M. de Gabrias. Il y  
avait à Athènes un savant d'un grand mérite,  
un homme aimé et estimé de ses compatriotes qui  
M. de Gabrias l'est peu. Ce savant était directeur  
de notre école d'Athènes. Tout le monde l'aimait,  
même ceux qui ne le connaissaient pas. Un beau  
jour M. de Gabrias, que ce savant qui n'allait  
pas — comme moi d'ailleurs — à la messe, offus-  
quait, écrivit à Paris que "le roi désirait son  
changement." M. Decazes envoya son rapport  
à M. Wallon, un clercal ami, qui cherchait  
un motif quelconque pour rappeler M. Bur-  
nouf. J'en eus connaissance de ce rapport, et je  
ne fus pas peu surpris d'apprendre que le roi  
avait demandé le rappel d'un ami sincère  
de la Grèce. J'en parlai à votre prédécesseur,  
M. Trioupi, qui bien fut pas moins surpris.



Il me promit de voir le roi le lendemain et  
de lui en parler. Le roi fut très-irrité de voir  
son nom mêlé dans cette affaire. Il autorisa  
M. Bricoupi à donner un démenti à M. de  
Gabriac, mais <sup>le roi</sup> de garder la chose secrète, car  
si elle venait à être divulguée il lui faudrait  
demander le rappel du ministre de France.

M. Bricoupi écrivit à Paris qu'il regardait  
comme un malheur pour la Grèce le rappel de  
M. Barmouf et que le roi ~~ne~~ n'aurait jamais d'être  
~~son rappel~~ Le rapport de M. Bricoupi a été  
porté à la commission de qui de droit. On a  
répondu qu'il venait trois jours trop tard. —

M'autorisez-vous, repit M. Bontostavlos, à  
répéter ce que vous venez de me dire. — Le roi  
seul peut vous y autoriser & vous êtes le seul,  
après M. Barmoundavros, à qui j'ai raconté  
cette affaire, parcequ'il est de l'intérêt de tout le  
monde que vous sachiez à quel homme  
vous avez à faire.

Voilà comment M. de Gabriac a crié  
merci, et ce que j'avais fait pour faire revenir  
M. Vallon sur sa décision à l'endroit de M.  
Barmouf. Gardez-moi le secret, Madame,  
sûr qu'au rappel de M. de Gabriac.

Ma femme, ma belle-mère et ma belle-sœur  
me vous serront cordialement la main à tous;  
les enfants se portent bien.  
à Lestepharopolis.